LE TROISIÈME COLLOQUE MIXTE ROUMANO-SOVIÉTIQUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'ETHNOGRAPHIE

Depuis 1957, sur l'initiative de l'Académie de la République Populaire Roumaine et de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., les Instituts centraux de spécialité, roumains et soviétiques—l'Institut d'Archéologie de l'Académie de la R.P.R. et l'Institut d'Histoire de la civilisation matérielle de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. — organisent des sessions annuelles au cours desquelles les archéologues roumains et soviétiques font des communications devant les participants aux colloques mixtes d'archéologie.

Organisés en vue d'offrir aux hommes de science des deux pays l'occasion de faire connaître les résultats les plus récents des recherches archéologiques faites sur une large échelle en R. P. Roumaine et en U.R.S.S., et d'établir les voies les plus favorables à la solution des problèmes importants, d'un commun intérêt, de l'histoire des deux peuples, les colloques mixtes roumano-soviétiques d'archéologie ont d'ores et déjà pleinement prouvé leur utilité. En effet, les deux sessions qui ont eu lieu en 1957 et 1958 (la première à Alcedar et la seconde à Kichinew), ont permis de constater que l'échange d'informations scientifiques et la discussion des différentes opinions sur le développement de la civilisation matérielle à diverses époques, assurent aux chercheurs des possibilités accrues pour résoudre de nombreux problèmes.

La même constatation a été faite à l'occasion des travaux du troisième colloque mixte, qui se sont déroulés à Bucarest du 26 au 30 décembre 1958. A la différence des sessions antérieures, ce colloque a engagé non seulement les archéologues mais aussi les ethnographes, ces derniers ayant ainsi eu, pour la première fois, la possibilité d'une rencontre fructueuse, au cours de laquelle ils ont pris connaissance des résultats des dernières recherches.

Dans ce qui suit, nous ne nous arrêterons qu'aux questions discutées par les archéologues, les problèmes d'ethnographie devant être présentés dans la revue « Etnografia ».

Les travaux du colloque de Bucarest se sont déroulés dans le cadre de deux sections: section d'archéologie gréco-romaine et section d'archéologie féodale; au cours des séances, les participants ont pris connaissance des derniers résultats des recherches archéologiques portant sur les époques indiquées et ont amplement discuté certains problèmes d'une importance particulière, dont l'étude est à un stade avancé. Ces problèmes ont été résolus grâce aux informations et aux interprétations proposées tant par les archéologues roumains présents au colloque, que par les membres de la délégation soviétique: G. B. Fédorov, G. D. Smirnov, N. I. Merpert, M. I. Salamanovitch et P. P. Byrnea.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

A la section d'archéologie gréco-romaine, les communications ont porté sur les problèmes que soulèvent les recherches entreprises ces dernières années, notamment en ce qui concerne la nécessité de certaines généralisations. Prenant pour point de départ des données déjà signalées, la plupart des auteurs ont repris les questions et ont proposé des solutions qui, souvent, dépassent le stade des hypothèses de travail.

Dans sa communication intitulée *Unele probleme ale epocii arhaice la Histria* (Certains problèmes de l'époque archaïque à Histria), le Professeur Emil Condurachi (Bucarest), membre de l'Académie de la R. P. R., apporte quelques précisions sur la division en périodes de l'époque archaïque à Histria. En ce qui concerne la date des commencements de la cité d'Histria, un fragment de la statue archaïque d'Appollon qui pourrait remonter à l'an 600 av. n.è. sert pour la première fois de thème de discussion. Le troisième niveau archaïque d'Histria, renfermant du matériel céramique rhodien et attique, fut détruit pendant le dernier quart du VIe siècle, après quoi il fut définitivement abandonné et transféré plus à l'est. L'auteur émet l'hypothèse que l'abandon du quartier d'habitations du NO d'Histria pourrait être mis en rapport avec les événements contemporains de l'expédition de Darius au nord du Danube (513—512 av.n.è.) et, surtout, de la poursuite, par les Scythes, de l'armée perse au sud du Danube.

Le professeur Iorgu Stoian (Bucarest) fait une communication intitulée *Tradiția greacă și elemente romane, în arhitectura privată histriană din sec. VI e.n.* (Tradition grecque et éléments romains dans l'architecture privée d'Histria au VIe siècle n.è.). S'appuyant sur une série de données fournies par les dernières fouilles, en particulier dans le secteur central de la cité d'Histria, au point D., l'auteur relève que, pour ce qui est du plan des habitations privées — du moins pour les habitations monumentales —, les traditions hellénistiques sont, en général, observées: cour intérieure, distribution des pièces, etc. En revanche, en ce qui concerne les systèmes de construction et les matériaux employés, les constructeurs histriens utilisent des éléments de technique romaine. C'est, là encore, un aspect de l'interpénétration des deux civilisations avec, très souvent, prédominance de la tradition grecque.

L'objet de la communication, intitulée *Traco-geții în coloniile vestpontice* (Les Thraco-Gètes dans les colonies du Pont occidental), par Ion I. Russu (Cluj), est d'analyser l'apport des Thraco-Gètes à la vie des colonies grecques. En raison des données épigraphiques connues à ce jour, l'auteur relève la présence, dans les villes grecques, de nombreux noms de personnes typiquement thraces, à côté des noms grecs. Il fait également remarquer quelques divinités caractéristiques des Thraces, tels: Le héros cavalier (chasseur), Héros, Héros Manimazos, Theòs megas Derzelas (le dieu « suprême » d'Odessos), etc.

L'auteur ne perd point de vue le phénomène de l'hellénisation des Thraces (et des autres éléments ethniques des autres zones de colonisation hellénique) et considère qu'il ne saurait être question d'une « culture gréco-thrace » dans les colonies, l'apport des Thraces à cet égard étant assez réduit. Leur contribution est plus importante au point de vue biologique: les nombreux éléments ethniques-sociaux intégrés dans les formations social-politiques grecques, leur force de travail et les produits locaux, la participation au processus de production, au développement des forces productives, à l'évolution de la civilisation matérielle et spirituelle de la société esclavagiste dans la zone de la mer Noire et de l'Egée, tout comme dans le reste du monde grec et romain.

Dans sa communication *Histria în epoca arhaică* (Histria à l'époque archaïque), Suzana Dimitriu (Bucarest) traite surtout des résultats des fouilles archéologiques entreprises ces dernières années sur le territoire *extra-muros* du plateau ouest de la cité. On y a découvert, dans les secteurs S et X, un matériel archéologique qui a permis d'établir, pour l'époque archaïque à Histria, une stratigraphie précise. Le plus ancien niveau archaïque prouve qu'Histria est devenue

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

une colonie à la fin du VIIe siècle av.n.è., ce qui confirme la justesse de la chronologie de Pseudo-Skymnos. Le second niveau archaïque est daté du deuxième quart du VIe siècle av.n.è., et le troisième niveau continue jusque vers l'an 520 av. n.è. Passée cette date, la vie du niveau archaïque marque une interruption sur ce plateau. Toutes les habitations de ce niveau ont subi des dégâts causés par un violent incendie. Bien que les recherches soient encore en cours, l'auteur pense que l'on peut établir un rapport entre cette interruption et l'expédition de Darius, qui troubla la vie des cités du Pont occidental.

Dans la communication *Sucidava în epoca bizantină* (Sucidava à l'époque byzantine), l'auteur Dumitru Tudor (Bucarest) tente d'établir dans l'histoire de la domination byzantine à Sucidava de grandes étapes. Les monnaies démontrent qu'une garnison s'y installe et remet en état la vieille cité constantinienne à l'époque de Justin Ier (518—527). La domination byzantine se maintient en ces lieux jusqu'à la fin du règne de Maurice Tibère, lorsque la cité fut détruite par les envahisseurs avaro-slaves.

La situation de la garnison dut être assez précaire, ce qui est démontré par l'existence d'une fontaine secrète, située en dehors des murs de la cité et reliée à celle-ci par une galerie souterraine, par laquelle l'eau y était apportée, en temps de siège. Les découvertes archéologiques prouvent qu'à l'époque byzantine l'ancien établissement civil de Sucidava, qui recouvrait une superficie de 25 ha, n'était plus habité et que toute la vie se concentrait dans la citadelle militaire.

En sus des données archéologiques qu'elle apporte, la communication de D. Tudor analyse toutes données archéologiques et littéraires ayant trait à d'autres têtes de ponts byzantins de la rive nord du Danube (Litterata, Recidava, Dierna, Theodora, Turris, Constantiniana Daphné, etc.).

Dans sa communication intitulée *Săpăturile la Tomi în 1958* (Les fouilles de Tomi en 1958), Vasile Canarache (Constanța) passe en revue les principaux résultats des fouilles archéologiques effectuées à Tomi en 1958, fouilles dont le but a été, entre autres, celui d'établir les limites de la ville dans l'antiquité et la stratigraphie.

Toute une série de données importantes, relatives à la « porte à guillotine », au NO de la ville ont ainsi été obtenues et une nouvelle porte flanquée de deux tours carrées a été découverte. En même temps ont pu être élucidés certains détails se rapportant à la technique de la construction des murs.

Un objectif inconnu et encore inexploré, celui des galeries souterraines de Tomi, datant de l'époque romaine, a été, en 1958, l'objet de recherches. L'auteur de la communication relève l'existence à Tomi de tout un réseau de galeries souterraines liées entre elles, munies de cheminées de ventilation en maçonnerie et de nombreuses bouches de sortie. Des douze entrées connues jusqu'ici, deux seulement ont été accessibles et c'est pourquoi les recherches de 1958 ont porté uniquement sur les environs de celles-ci. Dans le secteur exploré, on a pu établir trois genres de galeries: à savoir, *a)* creusées au ciseau directement dans la roche et voûtées; *b)* creusées dans le lœss, le plancher, le plafond et les parois étant ensuite maçonnés avec de grandes dalles de pierre; *c)* creusées dans le lœss, le plancher voûté et les murs étant ensuite maçonnés avec des briques suivant la technique de l'*opus signinum*.

Il est à remarquer que, sur la portion déjà fouillée des galeries, on a trouvé quelques petites niches pour lumignons, ainsi que des puits dans le plancher. La hauteur des galeries est en général de 1^m 70 et la largeur, d'environ 1^m 20. Pour ce qui est de la disposition des galeries, l'auteur est d'avis que, d'après les données provisoires, « les galeries convergent vers les murs de défense et que — fort probablement — quelques-unes passent sous ces murailles et débouchent loin, en dehors de l'enceinte ».

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

La date des galeries n'a pas encore pu être établie car les entrées explorées ont été plusieurs fois dérangées, mais elle le sera au moment où l'on aura dégagé d'autres entrées déjà connues et au sujet desquelles on a la certitude qu'elles n'ont pas été dérangées.

Dans sa communication intitulée *Societatea histriană în secolul II e.n. pe baza documentelor epigrafice* (La société histrienne au IIe siècle n.è., selon les documents épigraphiques), Emilian Popescu (Bucarest) analyse les conditions générales créées aux villes grecques de la rive occidentale de la mer Noire, par les mesures prises surtout au IIe siècle n.è. et tout particulièrement par les empereurs Trajan, Hadrien et par leurs successeurs. Ces mesures ont créé un climat favorable au développement multilatéral d'Histria, entre autres, et l'on y constate un état de prospérité tant économique que culturelle. Mais, étant donnée la situation particulière d'Histria, conditionnée par l'emplacement défavorable de la ville, près des bouches du Danube, par lesquelles de grandes quantités d'alluvions arrivaient et contribuaient à obstruer le port, l'économie de la cité se développe plutôt dans le domaine de l'économie agraire. En ce sens, une série d'inscriptions — dont celles d'Aelius « buleuta Histriae », de Lucius Pompeius Valens ou de Messia Pudentilla, propriétaire de vastes latifundia du territoire rural d'Histria — sont particulièrement édifiantes. Sur le plan social, la nouvelle réalité ressort des formes qu'adopte la société histrienne. Un témoignage en sont les documents épigraphiques relatifs, notamment, à l'organisation de l'Assemblée du Peuple (ἐκκλησία), du Conseil (βουλή) et de ceux qui mentionnent les principales institutions de la cité grecque de l'époque romaine, comme par exemple la gérousie (γερουσία). L'étude de ces institutions porte l'auteur à conclure que le rôle du peuple dans les affaires publiques faiblit et qu'une classe riche, représentée dans presque toutes les fonctions publiques, s'élève. A la fin de leur activité politique, ou même durant cette activité, les membres de la classe dominante sont aussi membres de la gérousie, qui s'avère être une institution aristocratique fort influente dans l'Etat. L'analyse des noms de 157 membres de la gérousie, connus à ce jour, prouve que c'étaient des personnages de marque, dont on peut suivre la filiation par familles, formant de véritables castes.

Les documents épigraphiques de l'époque montrent que la société histrienne était divisée en classes, conformes à la société esclavagiste. Ces documents citent des esclaves et affranchis autant que des hommes libres, ces derniers étant mentionnés différemment en fonction de leur état; ils étaient organisés surtout en collèges.

La foule, la plèbe, est définie par le terme πλῆθος. En dehors des Grecs indigènes, la société histrienne renfermait aussi des étrangers: Romains, Thraces ou Grecs aubains, venus en ces lieux pour diverses affaires et désignés, tous ensemble, sous le nom de παρεπιδημοῦντες.

Dans une communication intitulée *Problema zidurilor de incintă de la Histria* (Le problème des murs d'enceinte d'Histria), Maria Coja (Bucarest) s'attache à présenter la successsion des murs d'enceinte d'Histria au cours de l'histoire de la cité. Les recherches récentes ont pu déceler, sur le plateau à l'ouest de la cité, les fondations d'un mur datable, du point de vue stratigraphique, du Ve siècle av. n.è. A l'époque hellénistique, ce mur ne remplit plus aucune fonction, étant couvert d'habitations. Les murs d'enceinte de la cité sont portés à environ 300 m, vers l'est. Ils ont pu être étudiés dans de bonnes conditions. L'auteur émet l'hypothèse que des annexes furent ajoutées à cette muraille jusqu'à l'époque romaine proprement dite.

Le problème est un peu plus simple pour l'enceinte de l'époque romaine avancée, enceinte qui a été rebâtie à la fin du troisième siècle sur son tracé méridional et aux IVe —VIe siècles sur son tracé occidental.

Une question beaucoup plus complexe est celle d'une muraille sise environ 370 m à l'ouest de la grande muraille de l'époque constantinienne. Bien que ce mur ait été daté du IIe siècle n. è., l'auteur estime qu'il s'agit là d'un mur de l'époque romano-byzantine (VIe siècle n. è.).

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

Cupele « deliene » greceşti pe teritoriul Republicii Populare Romîne (Les coupes « déliennes » grecques sur le territoire de la R.P.R.), communication présentée par Irina Franga (Bucarest) donne une vue d'ensemble sur une espèce céramique largement répandue dans le monde grec de l'époque hellénistique, bien connue aussi dans les cités grecques de la rive occidentale du Pont-Euxin et, en particulier, à Histria.

Après une esquisse des traits caractéristiques de ce genre de poterie, l'auteur exprime son point de vue au sujet de la dénomination de ce genre de céramique et soutient que — comme le centre le plus important de production en était l'île de Délos — il est plus juste de l'appeler « délienne » plutôt que « mégarienne », nom sous lequel elle fut connue pendant quelque temps. L'auteur considère que la circulation et l'importance des coupes « déliennes » furent telles que les Daco-Gètes les imitèrent, en créant des exemplaires fort réussis et, pour la plupart, tout à fait différents, comme décor, des prototypes grecs dont ils dérivent.

Radu Florescu (Bucarest) a fait une communication intitulée *Noi descoperiri de ceramică cu decor figurat din epoca romano-bizantină* (Nouvelles découvertes de céramique à ornementation figurée, de l'époque romano-byzantine). L'auteur y reprend le problème de la poterie ornée d'un décor creusé et exécuté à l'estompe ; il caractérise brièvement les exemplaires découverts jusqu'ici au-delà des frontières de la République Populaire Roumaine et s'arrêt ensuite à quelques découvertes — anciennes ou plus récentes — faites sur le territoire roumain, tels les fragments découverts à Tomi, Histria et Capidava. La description et les dates de ces matériaux sont accompagnées de considérations sur le lieu d'origine de la céramique en question. En ce sens, l'auteur estime que les données dont on dispose actuellement orientent l'attention du chercheur vers la Méditerranée grecque et, plus exactement, vers l'Egypte.

Dans la communication intitulée *Cercetările din necropola tumulară de la Histria* (Les recherches à la nécropole tumulaire d'Histria), Petre Alexandrescu (Bucarest) expose les méthodes appliquées lors de l'exploration de la nécropole tumulaire d'Histria et apporte des précisions relatives à la chronologie des tombes étudiées. Les tombes sont, pour la plupart, à incinération et datent du Ve au IIe siècles av. n. è. ; les plus anciennes recélaient de la poterie corinthienne et attique.

Une découverte particulièrement intéressante est celle de deux tombes accusant des sacrifices humains et de chevaux, ce qui porte l'auteur à penser qu'il s'agit d'une nécropole géto-dace et non pas d'une nécropole grecque.

Une communication intitulée *Problema amforelor stampilate pe teritoriul R.P.R. şi proiectul unui Corpus al stampilelor de amforă din întreaga ţară* (Les amphores à estampilles du territoire de la République Populaire Roumaine et le projet d'un Corpus des estampilles d'amphores de l'entier territoire du pays) a été faite par Victoria Eftimie (Bucarest).

La communication expose, dans ses grandes lignes, le problème de la dispersion des amphores à estampilles sur le territoire roumain, la nécessité de la constitution d'un Corpus des estampilles d'amphore de tout le pays et présente ensuite, en détail, un projet de plan de ce Corpus. L'auteur montre que la question de la circulation des amphores à estampilles et des autres marchandises grecques fait partie d'un problème plus complexe, celui des relations entre les villes-colonies grecques et la population autochtone de nos contrées. A envisager les choses sous cet angle, on arrive à des conclusions intéressantes tant sur l'activité des colonies grecques que sur le degré d'évolution économique et sociale des tribus aborigènes. On traite également le problème du phénomène d'imitation, par les autochtones, des marchandises grecques, qui confirme une fois de plus l'opinion que les amphores d'imitation, portant des estampilles anépigraphiques, sont les produits des ateliers locaux du nord du Danube.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

L'expérience acquise jusqu'à présent par son activité et la connaissance des problèmes que soulève la découverte sur le territoire de la R.P. Roumaine d'amphores à estampilles, ont permis à l'auteur de rédiger un projet de plan du futur Corpus, qui devra remplir deux conditions: *a)* celle d'être un catalogue à l'aide duquel on puisse identifier des découvertes ultérieures et *b)* celle de réunir et présenter toutes les découvertes de ce genre faites sur le territoire de la R.P.R., de manière à permettre une vue d'ensemble et les conclusions historiques nécessaires.

Le Corpus devra être composé de trois parties: I, une introduction; II, le catalogue proprement dit; III, les annexes.

Le professeur Radu Vulpe (Bucarest) a fait une communication intitulée *Contribuţia săpăturilor de la Lucaşovca la problema bastarnilor din Moldova* (La contribution des fouilles de Lucachovca à la question des Bastarnes de Moldavie).

Ce problème avait été soulevé en 1949 par suite des fouilles dirigées par le rapporteur, à Poieneşti (district de Vaslui, région de Jassy) qui avaient dégagé une nécropole à incinération des IIe —Ier siècle av. n. è., dont l'inventaire, étranger à la culture géto-dace, présentait tous les caractères d'une civilisation du territoire entre l'Oder et la Vistule, civilisation qui, à cette époque, ne pouvait être portée vers l'est que par les Bastarnes, la seule population du nord des Carpates qui soit mentionnée par les sources littéraires comme émigrant en direction est. Les données de caractère funéraire de Poieneşti ont été complétées, par la suite, par les résultats des fouilles exécutées en 1957—1958, avec la participation du rapporteur, à Lucachovca, dans le district d'Orhei de la R.S.S. Moldave, où une nécropole et un établissement se rattachant à cette même culture bastarne ont été explorés. Les urnes de Lucachovca accusent les mêmes types et le même inventaire que celles de Poieneşti. Dans le site bastarne de la même localité de la vallée du Răut, on a trouvé des restes similaires à ceux de Lunca Ciurei et l'on a fait de nouvelles observations. On n'y a pas trouvé de poterie indigène façonnée au tour et nul élément gète caractéristique. Il s'agit donc d'une culture archaïsante d'un niveau arriéré par rapport à la culture daco-gète contemporaine, appartenant à une population qui préférait les régions des collines boisées et qui s'occupait en premier lieu d'élevage et surtout de l'élevage des porcs. De l'avis du rapporteur, les Bastarnes de Moldavie n'ont pas vécu ensemble, avec les Gètes, mais les ont chassés de ces régions à l'occasion de leur première invasion, vers la fin du IIIe siècle av. n. è. La situation à Butuceni, dans la vallée du Răut, où, à côté d'une cité gète des IVe —IIIe siècles av. n. è., il y a les restes d'un établissement bastarne des IIe — Ier siècles av. n. è., vient à l'appui de cette conclusion.

Dans l'ensemble des travaux du troisième colloque mixte roumano-soviétique d'archéologie et ethnographie, une place importante revient à l'étude de certaines questions d'histoire de l'époque féodale, à partir de l'époque de la migration des peuples jusqu'au féodalisme évolué (XVIe — XVIIe s.).

L'époque de la migration des peuples et le problème qui s'y rattache, celui de la civilisation de Sîntana de Mureş — Tchernéakhov sur le territoire de la Roumanie, constituent un thème des plus difficiles, dont la solution exacte est encore réservée à l'avenir. La communication intitulée *Cultura materială Sîntana de Mureş—Cerneahov pe teritoriul R.P.R.* (La culture matérielle Sîntana de Mureş—Tchernéakhov sur le territoire de la République Populaire Roumaine) faite dans une séance plénière du colloque par Ion Nestor et Bucur Mitrea (Bucarest) ainsi que celle d'Emilia Zaharia (Jassy), intitulée *Noi descoperiri de morminte de inhumaţie de la începutul epocii migraţiilor din nordul Moldovei* (Nouvelles découvertes de sépultures à inhumation, du début

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

de l'époque des migrations, dans le nord de la Moldavie), ont de nouveau soulevé le problème des monuments de la civilisation en question, apportant toute une série de données nouvelles qui viennent compléter les données déjà connues des chercheurs.

La première de ces communications donne un compte rendu de toutes les découvertes attribuées — à tort ou à raison — à la civilisation de Sîntana de Mureş, et l'on y indique, en raison d'une analyse multilatérale du matériel découvert, quelles sont celles de ces découvertes qui doivent être retenues. Des nécropoles comme celles de Sîntana, Tîrgu Mureş, Palatca (région de Cluj) en Transylvanie, ou de Izvoare en Moldavie, de même que celles de Oinac, Spanţov, Cacaleţi et autres en Valachie, sont présentées en détail, les auteurs de la communication esquissant aussi un tableau des traits communs à ces nécropoles.

En même temps, sont présentées et analysées les découvertes provenant de groupes de tombes, de tombes isolées et de différents sites ; en raison des caractéristiques de ces derniers, les auteurs proposent aussi une classification des types d'habitations, connus pour la période respective.

S'appuyant exclusivement sur les résultats de l'analyse du matériel archéologique découvert sur le territoire de la R.P. Roumaine aux endroits mentionnés ci-dessus, à côté desquels ils rappellent aussi — sans insister — les sources historiques qui mentionnent les Goths en Dacie vers la fin du IIIe siècle et au IVe siècle, les auteurs de la communication arrivent à la conclusion que « les nécropoles du type Sîntana de Mureş—Izvoare—Spanţov du territoire roumain appartiennent aux Goths ». L'absence de certaines précisions supplémentaires, qui auraient pu apporter les éclaircissements absolument nécessaires à la mise en valeur des conclusions de la communication, n'a pas permis aux assistants de saisir nettement l'attitude des auteurs pour ce qui est de l'attribution ethnique de la civilisation de Sîntana de Mureş—Tchernéakhov. Ceci parce que la conclusion proposée n'est pas à même de faire comprendre si les Goths sont considérés comme les créateurs de cette civilisation ou s'ils doivent être considérés seulement comme des porteurs de celle-ci.

Le problème est repris dans une autre communication, présentée par G. B. Fédorov (Moscou), également dans une séance plénière, et intitulée Основные итоги и задачи работ в области археологии первого тысячелетия н. э. в юго-западной части СССР. (Principaux résultats et problèmes des travaux archéologiques du sud-ouest de l'U.R.S.S., durant le premier millénaire n. è.).

Considérant, comme d'ailleurs il l'affirme, que « la principale tâche lorsqu'il s'agit d'étudier la civilisation Tchernéakhov consiste à en préciser la genèse, le rôle des différentes civilisations et des éléments ethniques constitutifs, ainsi que le sort historique des créateurs et porteurs de cette civilisation sur les différents territoires de son aire de diffusion », G. B. Fédorov apporte, dans sa communication, la réponse à toute une série de questions, utilisant pour ce fait les plus récents résultats du travail des archéologues et historiens soviétiques. En faisant nettement la distinction entre les créateurs de la civilisation Tchernéakhov et ses porteurs ultérieurs, l'auteur précise, d'une manière qui fait clairement ressortir son point de vue, que les créateurs de la culture Tchernéakhov sont « les tribus sédentaires d'agriculteurs : Gètes libres, Sarmathes devenus sédentaires et, dans une moindre mesure, les Slaves ». Quant aux Goths, ils « sont arrivés au nord de la mer Noire avec une civilisation beaucoup plus primitive que celle de Tchernéakhov, à une époque où les éléments fondamentaux de cette dernière s'étaient déjà constitués. Ils adoptèrent cette civilisation et en devinrent, au point culminant de leur pouvoir, des porteurs des plus importants ».

Un point de vue similaire est adopté et exprimé dans la communication, moins limitée au point de vue thème et période, présentée par Kurt Horedt (Cluj) sous le titre *Rezultate şi probleme cu privire la perioada prefeudală în Transilvania* (Résultats et problèmes de la période

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

préféodale en Transylvanie). Passant en revue les découvertes archéologiques qui attestent la continuité de la population aborigène en Transylvanie après l'abandon de la Dacie par les Romains, l'auteur précise — à propos de la culture Sîntana de Mureş—Tchernéakhov — « qu'il n'est plus nécessaire de rappeler tout spécialement que ce complexe culturel, essentiellement pontique, ne peut pas être gothique, mais est commun à toutes les populations qui vivaient aux IIIe — IVe siècles sur le territoire compris entre le Dniéper et les Carpates ». Quant aux porteurs de cette civilisation, Kurt Horedt estime que « dans la situation historique concrète de la Transylvanie, où l'on sait que l'évacuation de la province Dacia est due à la pression continuelle exercée par les Carpes daces et par les Goths, ainsi qu'aux émeutes intérieures,... il est assez vraisemblable que les porteurs de cette civilisation (Tchernéakhov, — *n. de la réd.)* en Transylvanie soient identifiés avec les deux populations susmentionnées ».

Dans la communication susmentionnée, Emilia Zaharia présente une tombe à inhumation découverte à Erbiceni (district et région de Jassy). Le squelette, appartenant à un homme d'âge mûr, est assez mal conservé, ayant été dérangé par des fouilles ultérieures. Dans la tombe décrite, qui fait partie d'une nécropole datant du début de l'âge des migrations, on a découvert un riche inventaire composé de huit vases en terre cuite et d'une boucle en fer. La poterie découverte est divisée par l'auteur en trois catégories: *a)* vases travaillés à la main en pâte grossière, avec des tessons broyés en abondance; *b)* écuelles et plats travaillés au tour en pâte fine, de couleur gris-noirâtre et *c)* amphores d'importation.

Par analogie avec le matériel découvert dans certaines stations du territoire de la R.P. Roumaine et de l'U.R.S.S., et en raison de l'inventaire découvert dans la tombe d'Erbiceni, l'auteur estime que cette tombe peut être datée de la fin du IVe siècle. Mais l'auteur pense qu'il est prématuré de faire des précisions en ce qui concerne l'établissement du groupe ethnique auquel la tombe d'Erbiceni se rattache.

Les vives discussions suscitées par les divers problèmes que soulève l'étude de la civilisation Sîntana de Mureş—Tchernéakhov ont démontré d'une manière convaincante que, loin d'être considéré résolu, ce chapitre nécessite encore des recherches, vastes et multilatérales, où l'archéologie est appelée à jouer un rôle de premier ordre. Ceci est d'autant plus important que l'on envisage la civilisation Sîntana de Mureş—Tchernéakhov comme une quintessence de la contribution de nombre de populations ayant habité les régions au nord du Pont et au nord du Danube. Et pour résoudre ce problème, la collaboration entre les archéologues roumains et soviétiques s'impose, ce qui a été relevé à plusieurs reprises au cours des discussions.

La connaissance de la civilisation des tribus slaves ayant habité le territoire de la R.P.R. à différentes époques, l'étude de leur rôle dans le processus d'ethnogénèse du peuple roumain et celle du développement ultérieur de cette civilisation représentent autant de problèmes de premier plan, des tâches immédiates des chercheurs qui s'attachent à l'étude de cette période. Le fait que grâce aux recherches archéologiques organisées ces dernières années dans la République Populaire Roumaine il y a actuellement possibilité accrue de résoudre les problèmes énoncés a été plusieurs fois signalé au cours des débats du collcque mixte roumano-soviétique de Bucarest, cette constatation étant toutefois suivie de l'observation que bien d'autres découvertes encore sont nécessaires pour permettre aux hommes de science de trouver une juste solution des divers aspects de ces questions.

Les communications présentées au cours des séances plénières du collcque par Ion Nestor [1] (Bucarest), membre correspondant de l'Académie de la R.P.R., *Slavii pe teritoriul R.P.R.*

[1] Ion Nestor, *Slavii pe teritoriul R.P.R. în lumina documentelor arheologice*, dans SCIV, X, 1, 1959, p. 49 et suiv.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

în lumina documentelor arheologice (Les Slaves sur le territoire de la R.P. Roumaine à la lumière des documents archéologiques) et Maria Comşa [2] (Bucarest), *Cultura slavă pe teritoriul R.P.R. în sec. VI—IX* (La civilisation slave sur le territoire de la R.P. Roumaine aux VIe — IXe siècles), ainsi que la communication déjà citée, présentée par Kurt Horedt, ont suscité des discussions animées. Tout en exprimant des points de vue différents, les communications ont cependant unanimement souligné la grande importance que la culture matérielle des tribus slaves a eue pour le processus de formation de la civilisation matérielle du peuple roumain, ainsi que la place qui revient aux tribus slaves dans l'ethnogénèse du peuple roumain.

Passant en revue les découvertes plus anciennes ou récentes qui attestent la présence des premières tribus slaves sur le territoire de la Roumanie, le Professeur I. Nestor souligne entre autres la présence des fibules « digitées » (qu'il invoque comme un argument de poids à l'appui de ses assertions), seulement dans les régions de l'ouest et du sud de la Roumanie et en tire la conclusion que leur absence sur le plateau moldave prouve qu'aux VIe — VIIe siècles les tribus slaves se sont installées surtout dans la moitié sud de la Roumanie. Le groupement des monuments d'appartenance slave certaine le long du Danube — la nécropole de Sărata Monteoru, datée par l'auteur du VIIe siècle, et celle de Balta Verde — ainsi que l'absence de telles découvertes dans des régions plus septentrionales témoignent, selon I. Nestor, de la pénétration des premières tribus slaves d'abord dans le sud du pays. Les découvertes isolées de fibules digitées, telle celle de Sarmizegethusa par exemple — qui trouvent des correspondances à Sărata Monteoru, sur le Dniéper et aussi dans le milieu avare de Hongrie — ou celles de Veţel, Feldioara — Războeni — qui n'ont d'analogies ni à Sărata Monteoru ni sur le Dniéper, ne modifient en rien la conclusion.

Cependant, les recherches archéologiques ont prouvé que, sur le territoire extra-carpatique de la R.P. Roumaine, il n'y a pas jusqu'à présent de tombes ou de nécropoles slaves qui témoignent de la continuité *directe*, au cours du temps, des Slaves de Sărata Monteoru. En échange, on a découvert dans cette même aire un matériel nombreux, en provenance de diverses stations, qui atteste la présence des Slaves sur ce territoire aux époques suivantes. Ce matériel est mis par certains chercheurs en rapport avec le complexe Romen-Borchévo du territoire entre le Don et le Prut et est considéré comme document prouvant une expansion des Slaves de l'est. Sans contester, en principe, une dispersion des éléments slaves orientaux jusqu'aux Carpates, l'auteur estime pourtant que le stade actuel des connaissances relatives aux traits caractéristiques de la culture matérielle des Slaves de l'est, de l'ouest et du sud ne permet pas de conclusions nettes, d'une importance historique incontestée au sujet des VIIIe — Xe siècles n. è. Etablir dès maintenant, et uniquement en raison de la céramique, de telles différences ethniques, serait s'exposer à des erreurs graves. En ce qui concerne l'époque postérieure à celle qui est documentée à Sărata Monteoru et Balta Verde, l'auteur pense que la seule voie à suivre est de considérer la civilisation matérielle des VIIIe — Xe siècles comme développée sur place, bien qu'évidemment influencée par des facteurs extérieurs et par des courants slaves intérieurs, et partant de la base slave archaïque du type Prague. De l'avis de l'auteur, ce qui plaide en faveur d'une telle voie, c'est le fait qu'à Sărata Monteoru « la céramique comporte des éléments qui annoncent, d'une manière aussi concrète que possible, certains traits essentiels de la céramique de la période ultérieure ».

L'auteur montre l'importance de l'étude des antiquités slaves en général et relève l'intérêt particulier de cette étude pour l'histoire du peuple roumain. C'est pourquoi l'examen persévérant des complexes datant des VIIIe — Xe siècles acquiert une importance décisive lorsqu'il s'agit de démarquer la civilisation matérielle de la population non slave de l'espace carpato-danu-

[2] Maria Comşa, *Cultura slavă pe teritoriul R.P.R. în sec. VI — IX*, dans SCIV, X, 1, 1959, p. 65 et suiv.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

bien, d'autant plus que certains aspects de la civilisation de cette période semblent se prolonger et se rattacher au fond sur lequel se développe la civilisation féodale de haute époque, du XIVe siècle. Orientées dans ce sens, certaines recherches archéologiques entreprises ces dernières années ont permis de préciser le concept de « civilisation Dridu » et d'établir, comme hypothèse de travail, son caractère protoroumain.

Dans la communication citée, M. Comşa part de l'analyse du matériel découvert dans la nécropole slave plane, de Sărata Monteoru (qu'elle date, en opposition avec I. Nestor, des VIe — VIIe siècles) à côté duquel elle mentionne également deux tombes à incinération de Balta Verde datées du VIIe siècle, et émet l'opinion que, à l'époque indiquée, les tribus slaves s'installèrent surtout dans la plaine et dans les vallées des cours d'eau, parce qu'elles constituaient, en premier lieu, une population agricole. Par ailleurs, en partant de ces contrées, ils pouvaient plus facilement entreprendre leurs incursions au sud du Danube. Pour ce qui est de la Transylvanie, on constate que les Slaves n'y pénétrèrent que plus tard, leur présence ne pouvant y être admise que dans la seconde moitié du VIIe siècle, après la disparition de la civilisation « gépide » du type Band-Moreşti.

Cette première pénétration fut suivie par d'autres, à différentes époques, documentées au point de vue archéologique par les découvertes du type Hlintchea I, par les nécropoles de Someşeni, Nuşfalău, Blandiana, etc.

S'arrêtant, à tour de rôle, aux complexes susmentionnés, l'auteur considère que la civilisation Hlintchea I tire ses origines des régions comprises entre le Dniéper et les Carpates Boisées, où la civilisation Louka-Raïkovetzkaïa est attestée. Elle appartient à des tribus slaves orientales qui se sont déplacées vers le sud et est attestée tant en Moldavie que, plus loin vers le sud, à Popina, en R.P. de Bulgarie. Outre cette branche des Slaves orientaux, qui se déplace vers le sud, une autre se déplace en même temps vers l'ouest et traverse les Carpates pour arriver dans le bassin de la Tisa supérieure. De là, une partie de ces tribus passe en Transylvanie en même temps que les Avares, ce qui est attesté à Moreşti et à Moldoveneşti.

Sur le territoire de la Transylvanie, dans les nécropoles de Someşeni et de Nuşfalău, les documents archéologiques attestent la présence de tribus slaves, appartenant à la branche slave occidentale, mais les découvertes faites dans ces nécropoles indiquent aussi des relations entre ces tribus et les Avares (objets de parure du type Keszthely, ossements de chevaux dans certains tumuli, etc.). Quant à la nécropole de Ciumbrud, elle doit être attribuée, selon l'auteur, à des Slaves moraves, réfugiés en Transylvanie après la chute de l'Etat morave, par suite des luttes avec les Hongrois.

Un problème à part, auquel l'auteur de la communication prête une attention toute spéciale, est celui de l'expansion, aux IXe — Xe siècles, du premier empire bulgare dans les contrées au nord du Danube. En soulignant qu'à cette époque, il ne peut être question d'une unité ethnique de la population de l'empire bulgare, l'auteur montre que les diverses populations y vivaient en rapports étroits et se sont influencées les unes les autres, ce qui rend difficile une attribution ethnique des différents complexes se rattachant à cette période. L'auteur énumère une série de découvertes datant de l'époque en question et tente une différenciation de ces découvertes, en les attribuant ethniquement aux diverses populations de l'empire. Ainsi, les découvertes de Sebeş et de Blandiana sont attribuées à une population protobulgare puissamment influencée par l'élément slave, la nécropole à incinération de Satul Nou et de Castelul (région de Constanţa) aux Slaves méridionaux et les établissements de Bucov sont considérés appartenir aux Protoroumains.

S'étayant des données archéologiques, l'auteur retrace, pour finir, un tableau de la vie sociale des différentes tribus slaves.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

K. Horedt traite des problèmes semblables mais se borne uniquement au territoire de la Transylvanie. Il estime que la pénétration des Slaves en Transylvanie n'est à supposer que vers le milieu du VIIe siècle, lorsque l'afflux des Slaves vers le sud perd de son intensité et qu'ils se dirigent également vers la Transylvanie. L'attestation de la présence des Slaves en Transylvanie à partir du milieu du VIIe siècle, exige certains éclaircissements au sujet des rapports entre Slaves et Avares, dont la présence sur ce territoire est prouvée par de nombreuses découvertes archéologiques. Si jusque vers l'an 700, la supposition d'une présence effective des éléments ethniques avares en Transylvanie n'est pas suffisamment fondée, passée cette date la présence des Avares est clairement attestée dans cette province par des nécropoles et des tombes concentrées sur un territoire restreint, entre Teiuş et Turda. Après avoir rappelé la nécropole à inhumation de Blandiana, sur le Mureş, qui, par les caractéristiques du matériel découvert à son intérieur, peut être regardée comme un indice de la pénétration en Transylvanie de la domination bulgare lors du premier empire, l'auteur s'arrêt au processus de la pénétration des Hongrois en Transylvanie. Il estime que les sources écrites et les découvertes archéologiques permettent d'établir dans la progression des Hongrois cinq étapes, l'occupation de la Transylvanie durant trois siècles environ.

Dan Teodoru (Jassy) a fait une communication intitulée *Rezultatele săpăturilor arheologice din aşezarea prefeudală de la Spinoasa (raionul Tîrgu Frumos, regiunea Iaşi)* (Les résultats des fouilles archéologiques de la station préféodale de Spinoasa (district de Tîrgu Frumos, région de Jassy)). L'auteur y rappelle quelques-uns des complexes découverts dans cette station: habitations, fours et autres constructions. En outre, l'auteur donne une description détaillée du matériel découvert à Spinoasa en insistant, en premier lieu, sur la céramique, qu'il divise — selon la technique de l'exécution — en trois grands groupes: *a)* travaillée à la main; *b)* travaillée au tour de potier lent; *c)* travaillée au tour proprement dit. L'analyse comparée de la poterie trouvée à Spinoasa permet à l'auteur d'émettre l'hypothèse que « selon son aspect, la civilisation matérielle découverte à Spinoasa s'encadre dans l'aire de dispersion de la civilisation slave Louka-Raïkovetzkaïa-Hlintchea I », que les chercheurs datent des VIIIe — IXe siècles. Mais pour l'instant on ne peut pas préciser la tribu des Slaves orientaux avec laquelle la station des VIIIe — IXe siècles de Spinoasa peut être mise en rapport.

Reprenant, dans une autre communication, intitulée *Contribuţii la cunoaşterea culturii străromîne în lumina săpăturilor de la Bucov* (Contribution à la connaissance de la civilisation protoroumaine, à la lumière des fouilles de Bucov), la question posée par les découvertes de Bucov, M. Comşa estime que les résultats de ces fouilles permettent de distinguer une civilisation roumaine ancienne propre, différente de la civilisation slave. Cette conclusion est fondée sur l'analyse du type d'habitations (hutte ou maison à âtre) qui, selon l'auteur, tire son origine de la hutte à âtre thracodace, et sur les données fournies par la poterie découverte à Bucov. En ce qui concerne la technique et les formes, celle-ci dérive de la poterie provinciale romaine. En raison de ses éléments caractéristiques, la station de Bucov ne peut être incluse — selon l'auteur — dans ce qu'on appelle « la civilisation Dridu » dont elle se distingue tant par le type des habitations que par la poterie.

Objet de la communication de Gheorghe Ştefan, membre correspondant de l'Académie de la R.P.R. (Bucarest), intitulée *Începuturile aşezării feudale timpurii de la Garvăn, după ultimele săpături arheologice* (Les commencements de la station féodale de haute époque de Garvăn, à la lumière des dernières fouilles archéologiques), la station de Garvăn n'est pas étudiée sous tous les angles, mais dans le seul but de préciser l'un des moments importants de son histoire. En ce sens, les résultats des dernières fouilles archéologiques de Garvăn démontrent que la vie sous des formes bien organisées recommence ici à peine au Xe siècle, lors du retour, en ces lieux, des

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

troupes byzantines sous le commandement de Jean Tzimiscès. Bien que des traces d'habitation puissent être décelées pour la période antérieure aussi, l'aspect général de la station ne permet pas d'affirmer qu'avant l'an 970 il y eût habitation intense à Garvăn, comme après le retour des troupes byzantines. Ce n'est qu'à ce moment, et dans un but militaire en premier lieu, que l'ancien établissement fut partiellement refait.

La communication faite par I. Barnea, V. Bilciurescu et Damian Bogdan (Bucarest) au sujet *Descoperirile de la Basarabi* (Découvertes de Basarabi), traite d'un complexe particulièrement important. Sur le territoire de la commune de Basarabi, située à environ 17 km à l'ouest de la ville de Constanța, les travaux d'exploitation de la carrière de craie de cet endroit ont mené à la découverte, en 1957, d'une petite église creusée dans le massif crayeux de la colline. Les recherches archéologiques entreprises par les délégués de l'Institut d'Archéologie ont précisé que cette église date de l'an 992, comme le démontre un grafitte en vieux slave, trouvé à l'entrée. A l'intérieur, sur les murs, sont représentées de nombreuses croix et quelques figures. Il y a encore quelques grafitti, en caractères runiques non déchiffrés jusqu'à présent.

A 5—6 m à l'ouest de cette petite église, on a dégagé deux pièces creusées dans ce même massif crayeux, sur le pavement desquelles gisaient trois squelettes humains, sans nul objet d'inventaire. Les parois des pièces portent des représentations d'animaux et d'oiseaux, des figures fantastiques et plusieurs inscriptions brèves, dans les mêmes caractères runiques non déchiffrés.

A environ 25 m vers le sud-ouest, on a identifié quatre galeries et six pièces communiquant entre elles, toutes creusées dans le même massif de craie. Les galeries et deux de ces pièces renfermaient quelques tombes. Deux des six pièces avaient servi de chapelles et une seule de demeure. Les parois des chapelles portent le plus grand nombre de figures, croix et inscriptions runiques. Dans la pièce d'habitation, on a trouvé deux pierres de moulin à bras, un ciseau en fer, ayant probablement servi à creuser le massif crayeux, et quelques vases en terre cuite, caractéristiques de l'époque.

La reprise des fouilles en 1958, à environ 60 m au sud-ouest des galeries et des pièces susmentionnées, a abouti à la découverte de quelques plates-formes ouvertes situées à diverses hauteurs. Ces plates-formes et plusieurs blocs de craie taillée, en entier ou en partie, permettent de supposer l'existence, sur la colline crayeuse de Basarabi, d'une carrière de craie exploitée au cours des IXe — Xe siècles.

La communication Из древнейшей истории болгарских племен (De l'histoire très ancienne des tribus bulgares), faite par N. I. Merpert (Moscou), passe en revue les connaissances sur les commencements de l'histoire des peuples bulgares, connaissances obtenues grâce à la conjonction des données archéologiques et des informations fournies par les sources écrites. Après un exposé sommaire des conditions historiques dans lesquelles l'union du Kouban ou Grande Bulgarie s'est constituée, l'auteur souligne le fait que, dès ses débuts, cette union ne constituait pas une formation durable, car elle portait en elle les germes de la décadence, enregistrés dès la seconde moitié du VIIe siècle. Comme suite de la pression des Khazars, différents groupes de peuples bulgares se disloquèrent en se transférant dans d'autres régions de l'Europe orientale. La conséquence en fut la création d'autres groupements de populations bulgares, séparées par des milliers de kilomètres; l'histoire des Bulgares de ces territoires est évidemment spécifique, en raison des conditions historiques différentes, mais on peut y saisir les éléments de la communauté initiale.

En dépit du fait que toute une série d'éléments peuvent faciliter l'étude du problème, quelques-uns de ses aspects demeurent encore imprécis, car les renseignements des sources écrites sont parfois contradictoires et l'attribution ethnique de certaines civilisations de la première époque féodale se heurte à des difficultés. Les sources historiques attestent aux VIIIe — IXe siè-

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

cles trois groupes de Bulgares: sur le Danube, sur la Volga et dans la région de la mer d'Azov et du Don. Mais si, actuellement, on ne connaît pas encore en détail les aspects particuliers des cultures matérielles de chacun des trois groupes, les monuments archéologiques offrent la possibilité d'établir, dès maintenant, des jalons dans ce domaine.

Le développement de la Moldavie au cours de la période allant du XIVe au XVIe siècle ne peut être suivie sur la seule base des sources écrites, qu'avec beaucoup de difficultés et, de ce fait, les résultats ne sauraient donc être satisfaisants. Dans cette situation, la contribution de l'archéologie concernant la période indiquée devient indispensable; or les fouilles archéologiques entreprises sur le territoire de la Roumanie et sur celui de la R.S.S. Moldave et de l'Ukraine offrent d'ores et déjà la possibilité de tracer, pour l'instant dans ses grandes lignes, un tableau assez complet des étapes de développement des établissements civils ou d'un caractère exlusivement ou principalement militaire.

Présentés dans plusieurs communications faites dans le cadre de la section d'archéologie féodale, ces problèmes ont été accueillis avec le plus vif intérêt. Les discussions qui ont suivi les communications ont donné lieu à un ample échange d'opinions entre les archéologues roumains et soviétiques, dont le principal résultat a été l'adoption d'un point de vue commun au sujet du développement des villes moldaves aux XIVe — XVIe siècles.

La communication de G. D. Smirnov (Kichinew), intitulée Периодизация истории Старого Орхея (La périodisation de l'histoire du vieil Orhei), a mis pour la première fois sur le tapis les résultats des longues recherches de l'auteur touchant l'histoire de la ville féodale moldave d'Orhei. Partant du matériel archéologique découvert au cours des fouilles effectuées au cours de dix années sur l'emplacement du vieil Orhei, trois périodes ont été établies dans le développement de la ville: *a)* période antérieure à la Horde d'or; *b)* période de la Horde d'or; *c)* période moldave.

Les données dont on dispose actuellement permettent d'affirmer que sur le territoire de la future ville d'Orhei une première fortification fut construite avant le milieu du XIIIe siècle. La poterie datant de la première moitié de ce siècle se trouve surtout à la partie est du promontoire sur lequel la ville féodale s'éleva plus tard. Dans la station, la poterie que l'auteur appelle « céramique valaque » n'apparaît en plus grand nombre que dans la seconde moitié du XIIIe siècle; elle est caractérisée surtout par deux types de vases: vases-pots façonnés à la main et pots exécutés au tour léger. Au double point de vue type et technique de travail, cette céramique « valaque ou moldave » est totalement différente de la céramique slave de la même période et ne s'y associe que rarement dans la même découverte.

La période de la Horde d'or, que l'auteur de la communication place entre les années 40 du XIVe siècle et 1362, se caractérise à Orhei par un développement intense de toutes les branches de métiers, développement attesté à l'unanimité par toutes les découvertes qui y ont été faites. Au cours de ce laps de temps, la ville acquiert un caractère oriental marqué, surtout en ce qui concerne les monuments d'architecture qui se caractérisent par l'apparition des édifices spécifiques du monde tatare: mosquées, bains, monuments funéraires à inscriptions arabes, etc. La production d'objets céramiques, mieux documentée que d'autres branches de la production, atteint un niveau élevé et les catégories de produits céramiques sont plus nombreuses qu'à l'époque précédente. Parallèlement, les relations commerciales avec les territoires au nord du Pont, de même qu'avec les villes de la Volga et de l'Asie moyenne, gagnent en ampleur. Comme suite de ces relations, la poterie d'importation apparaît en quantité appréciable sur le territoire d'Orhei.

Détruite probablement en 1362, en même temps que les Tatars étaient anéantis par le kneaz lithuanien Olgierd, la ville d'Orhei connaît peu après une nouvelle période de dévelop-

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

pement. Cette troisième période, que l'auteur appelle « la période moldave », commence vers les années 70—80 du XIVe siècle lorsque la céramique valaque apparaît de nouveau, en assez grand nombre, et, à côté d'elle, mais en proportion tout à fait réduite, la céramique slave orientale.

La période moldave connaît une intense activité de fortification de la ville, appelée à jouer un rôle de tout premier plan dans le système défensif de la Moldavie, pour les régions orientales du pays. On place vers 1470 l'édification de la citadelle en pierre d'Orhei et celle d'une cour.

A la période moldave, le développement économique de la ville est multilatéral et se manifeste tant par l'élévation du niveau technique de la production que par un plus grand nombre de produits de toutes sortes dans les différentes branches d'activité. Toutefois cette période ne dura pas longtemps car, à la fin du XVe siècle et au début du siècle suivant, la vilel est presque totalement détruite par suite des invasions tatares et perd de son importance.

La communication *Contribuţii arheologice la istoricul oraşului Iaşi* (Contributions archéologiques à l'histoire de la ville de Jassy) par Al. Andronic (Jassy) a présenté une série de nouvelles découvertes archéologiques sur le territoire de la ville de Jassy. Quelques huttes découvertes récemment, et datant des premières années du XVe siècle, ont — avec les découvertes antérieures et les données des sources écrites — permis à l'auteur d'apporter de nouvelles précisions au sujet de l'aire du bourg de Jassy à certaines périodes, et de fonder ses hypothèses sur la formation de la ville et son évolution ultérieure.

Dans la communication intitulée Типы сельских поселений в Молдавии XV—XVII вв. (Types de sites villageois en Moldavie aux XVe — XVIIe siècles), P. P. Byrnea (Kichinew) traite une question insuffisamment étudiée jusqu'ici et dont la solution sur la seule base des informations documentaires s'est avérée impossible. Il y fait un nouvel essai de préciser le sens des notions telles que: village, *kut* et hameau. « En tant qu'établissement, le village — dit l'auteur — ressort comme une unité principale ou fondamentale, économique et administrative de la Moldavie à l'époque de la féodalité, noyau de base de la concentration des forces productives dans les conditions féodales de production ». Le *kut* exprime, selon l'auteur, « une partie du village » et enfin le hameau « est un établissement formé de propriétés de proportions réduites, représentant une unité économique mais non administrative, peuplée de producteurs dépendants. Les hameaux avaient leurs lots de terre et des propriétés aux bornes bien établies ». Ce type d'établissement n'est guère caractéristique de la Moldavie.

Bien longtemps, la question de l'origine et du développement des fortifications féodales de Moldavie est restée au niveau que permettait le volume et la qualité des données écrites fournies par les sources autochtones ou étrangères; ce n'est qu'au cours des dernières années que les divers aspects de cette question ont commencé à recevoir des réponses plus précises. Il n'a été possible de rejeter les affirmations erronées et de contourer dans ses grandes lignes le développement du système défensif de la Moldavie, à la période entre le XIVe et le XVIIe siècle, que lorsque les recherches archéologiques commencèrent à donner des résultats concluants qui, corroborés par les renseignements tirés des sources écrites, ont permis, à peine ces derniers temps, des conclusions scientifiques. A ce point de vue, les communications faites devant la section d'archéologie féodale, et qui ont abordé le problème énoncé ci-dessus, ont apporté des contributions dignes d'être retenues à la solution de quelques-uns des aspects les plus difficiles de ce problème. Ainsi, dans sa communication *Cetatea de scaun a Sucevei în lumina noilor cercetări arheologice* (La cité princière de Suceava à la lumière des nouvelles recherches archéologiques), Virgil Vătăşianu (Cluj) apporte une série de précisions qui peuvent dès maintenant être considérées comme des biens définitivement acquis.

La communication commence par un exposé sur le fort principal de la cité princière de Suceava dont l'auteur hésite à dater sans réserves la construction du temps du règne de Petru

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

Muşat (1374—1391), mais soutient l'existence au début du règne du voïvode Alexandre le Bon (1400—1432). V. Vătăşianu propose quelques phases de construction et d'aménagement du château. Une première phase (celle de la construction), est suivie d'une deuxième dont la date est assez largement estimée entre 1476 et les années du règne de Ştefăniţă le Jeune (1517—1527). A ce stade on ajoute à la citadelle initiale (au fort), une série de murailles extérieures dont la construction doit être mise en rapport avec les nouvelles conditions de combat dues à l'emploi sur une large échelle de l'artillerie à l'assaut des cités.

Enfin, une troisième phase attribuée pour l'instant au règne de Vasile Lupu, est établie plutôt en vertu des observations faites en dehors de l'enceinte de la cité, les recherches effectuées à l'intérieur n'ayant pas apporté de données qui permettent d'encadrer cette dernière phase au point de vue chronologique.

Une autre communication traitant des fortifications de la Moldavie du Moyen âge a été celle de Mircea Matei [3] (Bucarest) intitulée *Date noi cu privire la cetatea de pămînt de la Bîrlad* (Nouvelles données au sujet du fort de terre de Bîrlad). L'auteur y présente, pour la première fois jusqu'ici, un fort de terre de la Moldavie et apporte une série de données qui viennent préciser l'aspect et le mode de construction de ces fortifications. Il souligne le caractère absolument temporaire de la fortification en question et en relève la construction consciencieusement exécutée et le fait qu'elle constitue un puissant centre fortifié du sud de la Moldavie. Les palissades, le vallum qui entoure le fort de toutes parts, de même que le fossé de retranchement qui en défend le côté ouest, sont les principaux éléments de la fortification. La découverte, à l'intérieur du fort de terre de Bîrlad, avec le seul niveau de civilisation qui y soit documenté, d'un matériel numismatique et céramique, et de quelques pièces d'armement se rattachant au XVe siècle, a permis de dater l'entier complexe de Bîrlad de la deuxième moitié du siècle en question, plus exactement du dernier tiers. Les données archéologiques étant corroborées par les renseignements de quelques documents écrits, datant de 1476, l'auteur émet l'hypothèse que la cité fut construite à la veille et en vue des luttes de cette même année, entre l'armée moldave et l'armée conduite par le sultan Mahomed II, infirmant ainsi les opinions selon lesquelles le fort de terre de Bîrlad daterait du XIIIe siècle.

S'étayant des résultats des recherches archéologiques entreprises ces dernières années en R.P. Roumaine et en R.S.S. Moldave, ainsi que des renseignements fournis par les sources écrites, Gheorghe Diaconu (Bucarest), dans la communication intitulée *Contribuţii la studiul cetăţilor moldoveneşti din sec. XIV—XV* (Contribution à l'étude des forteresses moldaves des XIVe —XVe siècles), établit deux étapes dans la création du système défensif de la Moldavie à l'époque indiquée. Une première étape se déroule, selon l'auteur, à la fin du XIVe siècle, et prend fin, probablement, dans les premières années du siècle suivant, quand les voïvodes de Moldavie (à commencer par Petru Muşat) construisirent les forteresses en pierre de Suceava et de Neamţ. Ces forteresses sont construites sur un plan rectangulaire et pourraient avoir pour modèle celles des régions du sud du Danube. Dans la première moitié du XVe siècle, les conditions intérieures de développement de la Moldavie, caractérisées par des luttes entre les divers partis des boyards, n'ont pas permis aux autorités centrales de poursuivre l'action de consolidation du pouvoir de la Moldavie en élevant de nouveaux points fortifiés. Pour cette raison, on n'enregistre, à cette période, que des réfections des forteresses existantes.

La deuxième étape daterait — selon l'auteur — de la seconde moitié du XVe siècle. Dans les conditions d'intensification des luttes de la Moldavie contre le péril ottoman et, sur

[3] Mircea D. Matei, *Date noi cu privire la cetatea de pămînt de la Bîrlad*, dans SCIV, X, I, 1959, p. 117 et suiv.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

un autre plan, par l'emploi à grande échelle de l'artillerie, à l'assaut des points fortifiés, les grands travaux de la seconde moitié du XVe siècle sont de deux sortes: *a)* construction de nouvelles forteresses; *b)* mise en état de celles qui existaient déjà. Il est à remarquer que dans les deux cas on tient compte des exigences créées par l'utilisation de l'artillerie; en conséquence, les nouvelles forteresses ont des murailles épaisses et puissantes et sont munies de bastions semi-circulaires, plus appropriés à l'emploi de l'artillerie par les défenseurs que les bastions carrés. Parmi les forteresses mises en état à l'époque, on cite en premier lieu celles de la cité princière de Suceava et celle de Neamţ qui, à la dernière phase de construction, sont dotées de murailles extérieures très puissantes, avec bastions semi-circulaires.

L'auteur analyse les faits réels que l'on connaît à ce sujet dans les pays voisins, et estime pouvoir affirmer que, au point de vue organisation du système défensif par des fortifications, la Moldavie avait atteint à la fin du XVe siècle un degré supérieur à celui des pays limitrophes.

Le dernier jour de la session, des communications ont été faites: par le Professeur Emil Condurachi, *Realizări şi problemele arheologiei romîneşti în domeniul orînduirii sclavagiste* (Réalisations et problèmes de l'archéologie roumaine touchant le domaine de la société esclavagiste) et par le Professeur Gheorghe Ştefan, *Realizări şi problemele arheologiei romîneşti în domeniul orînduirii feudale* (Réalisations et problèmes de l'archéologie roumaine touchant le domaine de la société féodale), après quoi l'Académicien Emil Condurachi a tiré les conclusions des travaux du troisième collcque mixte roumano-soviétique d'archéologie et ethnographie. Dans son allocution, il a souligné l'importance des colloques roumano-soviétiques, tant pour la solution de certains problèmes d'une incontestable importance historique, intéressant les hommes de science des deux pays, que pour les avantages que de telles rencontres offrent aux hommes de science auxquels elles permettent un fructueux échange d'opinions et apportent des informations scientifiques de fraîche date.

Envisagé sous cet angle, le colloque de Bucarest a répondu en tous points aux exigences et la poursuite de telles discussions s'impose comme une nécessité scientifique. L'échange d'opinions et de données scientifiques gagnera à être le résultat, à l'avenir, de l'activité conjointe des archéologues roumains et soviétiques travaillant ensemble sur les chantiers archéologiques de la R.P. Roumaine et de l'Union Soviétique.

M. D. MATEI

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro